

La première étrangère que j'ai rencontrée !

Déjà, lorsqu'à quinze ou seize ans, j'étais allé à Barcelone à l'invitation d'un copain catalan, connu à l'Hermitage de Bordeaux, chez mon oncle Romu, où nous étions tous deux moniteurs de colo, je m'attendais, alors, à trouver, non pas des sauvages tout de même, mais enfin des gens plus pauvres et moins « évolués » que chez nous en France. J'imaginai –prégnance des représentations franchouillardes- que plus on descendait vers le sud, moins on était « civilisé », moins on possédait une culture aussi grande que la nôtre. Je ne sais qui m'avait mis ça dans la tête. Aussi, lorsque j'arrivai dans cette métropole de Catalogne avec ses innombrables rues en carrés, ses immeubles bourgeois, ses immenses places et ses « ramblas » bondées, je me sentais comme un petit provincial minable avec de la boue sous les souliers, des idées préconçues plein la tête et une culture au ras des pâquerettes. En mon for intérieur, en visitant ce grand port de Barcelone d'où étaient partis les conquistadors d'où partaient maintenant les gros paquebots pour Mallorca, l'Italie et les Canaries, en parcourant le barrio chino ou le barrio gothico, en admirant le palais « art nouveau » de la musique, les maisons colorées de Gaudi, les jardins de Montjuich et du Tibidabo ou, simplement, l'appartement où nous logions, j'avais envie de plaquer ma vie rustique en France pour aller vivre avec mon siècle. Les parents de mon copain m'emmenèrent visiter le monastère bénédictin de Montserrat, haut lieu de la culture catalane, les collines de Villadrau où nous allions marcher sur des chemins pleins de poésies inscrites au fronton des fontaines dont tous mes compagnons connaissaient les auteurs, pouvaient chanter des vers. A moi, on demandait : « et chez vous en Bretagne qui sont donc vos poètes ? » Sauf Châteaubriant en son château et Victor Hugo sur son rocher à Saint-Malo, je n'étais pas capable d'en citer aucun autre. Pourtant, auparavant, j'avais connu le Maroc où mes parents résidaient en ville nouvelle de Sefrou mais pour moi la médina comme le mellah figuraient comme de lointaines planètes que les français commandaient en ces temps coloniaux. A cette époque il ne pouvait être question de mettre en doute, ne fut-ce qu'un instant, la supériorité culturelle de la France venue ici pour civiliser des peuples de sauvages analphabètes tout juste bons à servir les français. A part mon père qui osait fréquenter de près arabes et juifs, les invitant dans sa maison et allant dans les leurs, parlant l'arabe courant, adoptant même leurs coutumes au point de ne pas manger de cochon, je ne connaissais que des blancs condescendants, imbus d'eux-mêmes et de la France et c'était assez naturel que je n'eusse donc aucune once de discernement. Cette expérience espagnole ou plutôt catalane m'aura permis de réviser un tant soit peu mes préjugés, somme toute, racistes, de me donner quelque humilité et envie de connaître mieux d'autres cultures du monde, de vouloir faire comme mon père : refuser les soi-disant bienfaits d'une civilisation du progrès que l'occident voulait imposer à tout le reste du monde, par la force s'il le fallait.

Alors j'ai fait une école d'agriculture pour pouvoir être utile aux pays du sud et puis, encore à Paris, tout de suite après mai 68, j'ai continué par un institut international de recherche et de développement qui, en une année, m'apportait les quelques bases en économie et sociologie du développement, nécessaires pour aller travailler là-bas. C'était une bien étrange école fondée par un dominicain marxiste où de jeunes professeurs d'universités venaient déstabiliser nos jeunes cerveaux en apportant méthodologies et argumentaires critiques par rapport au développement du capitalisme, principalement dans les pays appelés, à l'époque, le Tiers-Monde. Et tous nous étudions la réforme agraire au Chili sous la présidence d'Allende, les communes chinoises sous le grand timonier, l'alphabétisation-conscientisation expérimentée au Brésil par Paolo Freire, l'animation et les organisations paysannes au Burkina-Faso, autrefois Haute Volta, les kiboutz en Israël et l'autogestion sous Tito et sous Boumediène, le théâtre de l'opprimé inventé par Augusto Boal, la commune de Paris et ce qui venait de se passer, surtout dans notre quartier en mai 68. C'était, d'ailleurs bien, un institut international car la promotion composée d'étudiants et d'étudiantes qui étaient formés aux métiers les plus divers, médecins et infirmières, animateurs et formateurs, professeurs et colonels, urbanistes et sociologues, économistes et géographes, juristes et architectes, ne comprenait que peu de français. La plupart, latino-

américains et engagés dans différents organismes internationaux ou révolutionnaires, se méfiaient de l'entrisme de la CIA et ne pensaient qu'à prendre le pouvoir, démocratiquement, dans l'organisation étudiante qui avait droit de regard sur les cours et la pédagogie de l'école. Les quelques européens, belges, français ou anglais, étaient bien obligés de se couler dans les groupes plus nombreux venus d'Afrique, du Moyen-Orient ou d'Asie afin de contre-balancer le formidable dynamisme des péruviens, argentins, chiliens, vénézuéliens, colombiens, nicaraguayens ou même canadiens. La bande d'amis que je fréquentait alors se composait ainsi: un économiste français qui s'intéressait à l'aménagement du territoire, un juriste brésilien qui, ayant monté un cabinet d'avocat à Sao Paulo, sans aucune mise de fonds, gagnait tellement d'argent qu'il en avait été écœuré et avait décidé de changer de chemin, un jeune abbé italien en mal de reconversion aussi, qui se posait –et nous posait– beaucoup de questions, un grand escogriffe belge, animateur rural, qui arrivait du Rwanda, une colombienne aux cheveux et au caractère de feu dont le métier était de planifier des actions d'alphabétisation et une princesse nigérienne, belle comme une reine égyptienne, qui travaillait, la nuit, en hôpital, comme infirmière, pour se payer ses études en journée. Elle s'appelait Ghani N'diaroumeye –j'ai tout de suite retenu son nom– et nous recevait parfois dans son palais qui n'était qu'une chambre de bonne mais dont tous les murs étaient tendus de pagnes colorés, de batiks et de grands tissus peints, dont le sol était recouvert de tapis et de nattes. On s'asseyait le long des murs sur des divans étroits et bas en sirotant le thé à la menthe qu'elle adorait faire, dans des odeurs d'encens, de myrrhe ou d'autres parfums capiteux et forts. Elle venait de son coin cuisine, portant un lourd plateau d'argent, moulée dans un long pagne qui lui arrivait jusqu'aux pieds dans ses babouches dorées. Elle avait nouée ses cheveux crépus en haut chignon sur le haut du crâne dégageant ainsi un profil fin et gracile et un large front strié. Aux oreilles elle portait de longues boucles d'argent et aux poignets toute une collection de bracelets qui s'entrechoquaient lorsqu'elle nous servait, agenouillée devant nous. Nous l'appelions « princesse », sans doute parce qu'elle nous avait dit qu'elle l'était, de l'ethnie peulh, probablement. Elle nous avait raconté qu'elle n'avait pu participer à notre dernier contrôle de sociologie car son père, haut fonctionnaire au pays, était arrivé à l'aéroport d'Orly ce jour là et qu'il n'aurait pas compris que sa fille, parisienne, pouvait avoir d'autres choses à faire, examen ou pas examen, que de venir l'accueillir, lui, son père, arrivant à Paris. Heureusement, le professeur qui connaissait bien les mœurs de là-bas, avait bien voulu lui faire passer une épreuve particulière. Il connaissait aussi les dures conditions de vie de cette étudiante là, contrainte de travailler la nuit pour payer ses études.

C'est surtout à Ghani que je dois d'avoir enfin compris que la France n'était pas le centre du monde, loin s'en fallait, et que, même au Niger, il y avait des différences de caste, des aristocrates, des bergers, des agriculteurs, des griots et des artisans. Que la beauté et l'amour des belles choses avaient cour dans tous les pays du monde et que les petits français comme moi n'étaient ni les meilleurs, ni les plus beaux, ni les plus intelligents, ni les plus ingénieux des habitants de la planète. C'est elle, surtout, qui m'a renforcé dans mes désirs d'Afrique et de découverte du monde. Après la fréquentation d'une telle perfection physique, morale et intellectuelle, d'une telle force de caractère, d'une telle détermination à apprendre et à devenir une princesse utile à son peuple, on ne pouvait qu'avoir envie de suivre son exemple.

Et puis plus tard, bien plus tard, j'ai eu la chance de rencontrer Ghani dans son pays. Elle était mariée, avait des enfants, habitait Niamey et était devenue une personnalité importante dans le système diplomatique de son pays et la défense de la condition féminine. Elle avait mûrie et n'était plus la petite étudiante de Paris. Mais elle était encore plus belle et portait de façon toujours très altière des pagnes jaunes, oranges ou rouges. Comme tous les étudiants d'alors, j'en étais encore amoureux ! Et elle donnait toujours envie de se dépasser soi-même pour être utile aux autres.

*Tugdual de Cacqueray
Toulouse, juin 07, pour le projet CRIAR*